



Munich Personal RePEc Archive

Measurement in sport and its limits : the case of statistics in French basketball

Broda, Philippe

Novancia Business School

17 October 2013

Online at <https://mpra.ub.uni-muenchen.de/50767/>

MPRA Paper No. 50767, posted 05 Feb 2014 14:20 UTC

Résumé : Cet article explore les effets de l'introduction de la mesure des performances individuelles dans un sport collectif. Les statistiques jouent un rôle précieux dans le basketball français mais leur utilisation n'est pas sans poser des difficultés de toutes sortes.

Mots clés : sport collectif-statistiques-mesure-individu

Abstract : This paper explores the impact of introducing measuring in a team sport. Statistics play a substantial role in the French basketball but resorting to them raises many kinds of difficulties.

Key Words : Team sport-statistics-measuring-individual

Philippe BRODA
Enseignant-chercheur à NOVANCIA
3 rue Armand Moisant
75 015 Paris
pbroda@novancia.fr

Introduction

Le management scientifique du travail tel qu'il a été exposé par Frederick W. Taylor a constitué une révolution dans le rapport entre le groupe et les individus qui le composent. Un des pionniers en économie du travail, John R. Commons (1919), a immédiatement identifié la menace qu'il faisait peser sur la solidarité entre salariés. La question de la cohésion du groupe se pose également dans l'univers des sports collectifs : la plupart des travaux sur le sujet insistent en effet sur le « sentiment d'appartenance au groupe » (Buton et al. 2006). D'ailleurs, si le sport et l'économie obéissent au départ à des logiques différentes¹, leur rapprochement s'est opéré ces dernières décennies avec l'essor du *sport business*. Quand les enjeux financiers sont colossaux, l'essentiel ne peut plus être de participer. Les sportifs exercent une activité professionnelle et se doivent de satisfaire leur employeur en étant performants sur le terrain. La tension entre l'intérêt collectif, la recherche d'une victoire de l'équipe, avec celui de l'individu, qui s'inscrit de plus en plus dans une optique de carrière, est clairement perceptible.

Le cas du basket-ball français relève de cette problématique. Importé des Etats-Unis à la fin du dix-neuvième siècle, ce sport s'est diffusé dans l'hexagone par l'intermédiaire du mouvement sportif catholique (Chavinier, 2008). Il a connu un développement autonome comme l'atteste la création d'un style de jeu à la française, le « ripopo » (Claverie, 2009). A partir des années 1960, les influences en provenance des Etats-Unis ont commencé à orienter son évolution en France (Bosc, 2007). Le mouvement s'est accéléré à partir des Jeux Olympiques de Barcelone de 1992 avec la *Dream Team*. Les valeurs de la *National Basketball Association* (NBA) ont fini par s'imposer en France (Artiaga, 2007). Face à l'invasion des joueurs américains, la *Ligue Nationale de Basketball* (LNB) a récemment instauré une mesure de protection qui limite le nombre des joueurs non formés localement à cinq par club de Pro A². Cette professionnalisation exacerbée nuit à la construction identitaire du basketteur. Sa trajectoire personnelle se heurte parfois à son appartenance au groupe, évoquant par certains aspects l'« identité incertaine » de Claude Dubar (1991)

C'est dans ce contexte que les statistiques ont été introduites dans le basketball. Rendues possibles par les avancées enregistrées dans le domaine des technologies de l'information et de la communication, elles jouent de nos jours un rôle conséquent dans l'analyse de ce sport. Ce sont elles qui procurent les moyens de mesurer la performance individuelle et autorisent ainsi une approche en termes de management scientifique. Mais, en même temps, elles peuvent être considérées comme le ferment qui met en danger la cohésion au sein du groupe. Cet article se propose d'examiner de façon plus approfondie l'action des statistiques dans le basketball en France. Dans un premier temps, leur émergence sera abordée. A cette occasion, leur contenu sera passé en revue. Ensuite, la manière dont elles sont utilisées par les principales « parties prenantes » (coachs, joueurs) sera traitée. Enfin, les différents problèmes qu'elles sont susceptibles de susciter seront

1 Sans même parler de la fonction du sport dans la société (Elias et Dunning, 1986), les caractéristiques des jeux, auxquels les sports se rattachent, évoquent le plaisir et l'improductivité par contraste avec la vie économique (Caillois, 1958).

2 Pour être considéré joueur formé localement (JFL), il faut avoir détenu une licence joueur auprès d'un club de la fédération française pendant quatre années entre 12 et 21 ans.

explorés. L'argumentation s'appuiera sur une méthodologie qualitative : entretiens semi-directifs avec des « parties prenantes » (coachs, joueurs, journalistes)³ et technique documentaire (exploitation d'informations relatives aux statistiques).

1. La place croissante des statistiques

L'essor des statistiques relatives au basketball en France a été tardif mais fulgurant. Alors que les ligues professionnelles aux Etats-Unis collectaient déjà les données sur les matchs à la fondation de la *Basketball Association of America* (BAA) en 1946⁴, il a fallu attendre environ quarante ans pour que la France s'intéresse à la question. Historiquement, c'est le premier mensuel consacré au basketball, *Maxi-Basket*, qui fut aussi le premier pourvoyeur systématique de statistiques⁵. Pour collecter les données, il faisait appel à des bénévoles qui, en échange de leur effort recevaient un abonnement gratuit au journal. La LNB, association regroupant les clubs professionnels de basketball créée en 1987, achetait cette mine d'information à *Maxi-Basket*. Puis elle décida de les produire par elle-même. Pour cela, elle chargea Jean-Luc et Christian Monschau, deux frères, entraîneurs d'équipes professionnelles et passionnés par le sujet, de préparer un programme qui diffuserait les statistiques sur le Minitel. Les consultations devaient être payantes.

Il était indispensable que les informations soient fiables. Si la feuille de marque garantissait une parfaite exactitude dans l'enregistrement des paniers marqués, les frères Monschau avaient observé que de 15 à 20 % des tirs ratés n'étaient pas comptabilisés. La méthode qui consistait à aligner les bâtons dans des colonnes correspondant aux catégories à renseigner aboutissait à de trop nombreuses imprécisions. Grâce à un ingénieur⁶, Claude Freudenreich, un logiciel conçu comme une succession d'écrans permit de réduire le champ des événements possibles et donc celui des risques d'erreur. Par exemple, à la suite d'un « tir », il n'était plus possible que de cliquer « tir réussi », « faute », « tir raté » donnant lieu à un « rebond » ou « contre ». Les définitions des catégories étaient claires - seule la « passe décisive » était susceptible de laisser matière à interprétation⁷. Avec des personnes bien formées⁸, deux en général, la précision des statistiques était désormais certifiée... en principe, puisque l'aléa humain ne pouvait malgré tout être entièrement éludé⁹.

Le logiciel fut testé lors du *All Star Game* de 1990 et utilisé dans la foulée dans le championnat

3 Nous remercions les coachs Gérard Bosc (ancien Directeur Technique National), Vincent Collet (SIG Strasbourg et Equipe de France), Christian Monschau (BCM Gravelines) et Jean-Luc Monschau (ancien entraîneur du SLUC Nancy), les joueurs Cyril Julian (en activité de 1994 à 2009) et Christophe Lion (en activité de 1988 à 2001), les journalistes Pascal Legendre (fondateur de Maxi-Basket) et Alain Moire (Ouest France) ainsi qu'Arnaud Sevaux (responsable des statistiques à la Ligue Nationale de Basketball) pour leur disponibilité.

4 Devenue la NBA en 1949 par fusion avec la *National Basketball League* (NBL).

5 Dans les années 1970, le journaliste Jean-Jacques Maleval s'était essayé ponctuellement à cet exercice dans *Micro-Basket*.

6 Profil atypique, Jean-Luc Monschau a lui-même exercé le métier d'ingénieur chimiste.

7 A tel point d'ailleurs que le nombre de dribbles autorisé avant le tir, pour qu'une passe entre dans la catégorie, reste différent en NBA (2) et en France (1)

8 La LNB assure la formation des personnes qui ont été choisies par les clubs pour collecter les informations. Ces personnes reçoivent en contrepartie un « dédommagement » financier.

9 Une des erreurs les plus fréquentes des équipes chargées de relever les statistiques découle de leur volonté de garantir un contrôle de cohérence de leur travail. A chaque « balle perdue », elles ajoutent une « interception » à l'adversaire. Or, il existe d'autres explications à une perte de balle : marcher, retour en zone, passe dans les gradins ...

français. Par cette innovation, la France prenait temporairement le dessus sur les Etats-Unis en matière de méthodologie relative aux statistiques sur le basketball. *L'Open Mc Donald* qui s'est joué en 1991 à Paris l'atteste. Les responsables de la NBA avaient décidé de contrôler tout le déroulement de la compétition, jusqu'au plus petit détail. Ils avaient même débarqué avec leur propre parquet. La collecte des statistiques, abandonnée au logiciel français, fut l'unique exception à leur mainmise sur l'évènement. Depuis cette date, les outils ont évolué bien sûr. Grâce aux progrès de l'informatique, l'éventail des extractions de données à fin d'analyse spécifique s'est considérablement élargi. La demande des professionnels et des médias, très friands de ces informations chiffrées, a accompagné ce développement. Aujourd'hui, même les supporters suivent gratuitement en ligne et en direct les performances de leur équipe favorite en se connectant au site de la ligue. La production et la communication immédiate des statistiques fait partie des obligations réglementaires des clubs. Outre la formation des équipes qui collectent les données, la ligue fournit le logiciel. Les clubs sont responsables des autres aspects de la question (matériel informatique, branchement Internet...).

Les statistiques officielles d'un match de Pro A en France contiennent les « minutes » jouées, le nombre de « points marqués », les « tirs à 3 points », « à 2 points » et les « lancers francs » (avec, à chaque fois, le nombre de paniers réussis, le nombre de tentatives et le pourcentage de réussite), les « rebonds » (offensifs et défensifs), les « contres » (subis et réalisés), les « passes décisives », les « interceptions », les « balles perdues », les « fautes » (personnelles et provoquées) et l'« évaluation », qui est une formule composite des catégories précédentes. Des compléments d'informations sont disponibles : distinction entre « tirs à 2 points extérieurs » et « intérieurs », « évolution de l'écart » (notée +/-) pendant qu'un joueur se trouve sur le terrain¹⁰. De légères variations sont susceptibles d'exister avec les définitions retenues par les différentes ligues professionnelles. Cela concerne notamment les « passes décisives » comme cela a été déjà mentionné, mais aussi la distance au panier de la ligne à 3 points ou l'« évaluation »¹¹. Cependant, dans l'ensemble, un consensus a fini par se dessiner sur les grandes catégories à mesurer.

Il est intéressant de constater que la situation actuelle est le résultat d'un long processus. En BAA-NBA, les « passes décisives » ont été évaluées en même temps que les « tirs » (réussis et tentés) dès la saison 1946-1947. Avec le nombre de « points marqués » et les « fautes personnelles », qui étaient enregistrés de toute façon sur les feuilles de match réglementaires¹², ces éléments constituent les premières données statistiques sur le basketball. Le total des « rebonds » a été comptabilisé en 1950-1951. Ce décalage montre que, pour les analystes, le rôle des « passes décisives » dans le jeu a été plus saillant que celui des « rebonds ». Pour ce qui est des autres catégories, les « minutes » jouées ont été enregistrées en 1951-1952 ;

10 Rien n'empêche de pousser l'analyse encore plus loin. Pour illustration, un programme de Christian Monschau permet d'évaluer les compositions d'équipes performantes (quand ces cinq joueurs sont associés, le score a-t-il tendance à évoluer favorablement pour l'équipe ?)

11 En *Euroleague*, il s'agit de l'addition des « points », « tirs réussis », « lancers francs réussis », « rebonds », « passes », « interceptions », « contres réalisés » et « fautes provoquées », desquels on soustrait le nombre total de « tirs », « lancers francs compris », les « balles perdues », les « contre subis » et les « fautes personnelles ». La LNB ne prend pas en compte les « fautes » (personnelles et provoquées), ni les contres subis. En NBA, l'évaluation ne figure pas dans les statistiques officielles.

12 Les « points » et « fautes personnelles » figurent sur le tableau d'affichage, visible de tous les spectateurs présents dans la salle.

les « contres », les « interceptions » ainsi que la distinction entre les rebonds « défensifs » et « offensifs » en 1973-1974 ; les « balles perdues » en 1977-1978 et les « tirs à 3 points » en 1979-1980 avec la modification du règlement de la NBA fixant une ligne de tir à longue distance. La création de cette catégorie de « tir » qui vaut davantage mais dont le risque d'échec est plus élevé, a renforcé en retour le rôle du « rebond » (Lefrère, 2001).

Bien que le basketball soit un sport collectif, toutes les catégories mesurées par les statistiques renvoient à des actions individuelles. Un seul joueur s'empare du « rebond », mais, chez les jeunes déjà, les entraîneurs martèlent que le « rebond » est un travail qui implique toute l'équipe. Si un joueur ne « bloque » pas son vis-à-vis, celui-ci parviendra peut-être à récupérer la balle sous les panneaux au nez et à la barbe de ses coéquipiers supposés spécialistes du « rebond ». En fait, la fonction des statistiques est de décomposer artificiellement le tout en parties élémentaires afin de pouvoir évaluer la contribution de chacune à sa réussite. Il s'agit d'un outil au service du coach mais, par construction, toute la dimension collective en est exclue. Elle doit faire l'objet d'une investigation à part. C'est pourquoi le travail avec le magnétoscope demeure incontournable. Il permet au coach de cerner les insuffisances de ses troupes en termes de liant collectif (qualité des écrans posés, investissement défensif, respect des consignes dans l'organisation du jeu).

Le recours aux moyens statistiques est fondé sur le postulat que la force du groupe dépend des performances des joueurs qui le constituent. Si ce constat vaut pour tous les sports collectifs, il est particulièrement pertinent pour le basketball. Les raisons à cela ne manquent pas. L'importance de chaque individualité est déjà liée au faible nombre de joueurs présents sur le terrain. Une infériorité numérique permanente créerait un tel déséquilibre entre les deux équipes qu'elle n'est pas envisagée dans le règlement : un joueur exclu du match pour comportement antisportif sera toujours remplacé par l'un de ses coéquipiers¹³. Dans la même perspective, pour pallier les défaillances individuelles, des remplacements peuvent être effectués presque à toute interruption du match. De plus, et ce point est essentiel, il est impossible de « fermer » complètement le jeu au basketball. Bien sûr, en ralentissant le jeu, des équipes au profil défensif peuvent espérer s'imposer face à des équipes présumées meilleures. La « glorieuse incertitude du sport » demeure. Toutefois, en coupe de France, une équipe de quatrième division ne peut espérer vaincre un ténor du championnat en se regroupant en défense et en espérant un miracle comme au football¹⁴. Les limites d'un bloc collectif sont plus rapidement apparentes ou, pour le dire autrement, les talents individuels paient plus volontiers.

Le poids de chaque joueur dans le groupe est une première justification de l'emploi de statistiques dans le basketball. Ce n'est pas la seule. La division du travail, qui est moins poussée que dans d'autres sports, est un argument supplémentaire. Par contraste avec le football et le handball, où les gardiens de but disposent de prérogatives qui leur sont conférées par le règlement, tous les basketteurs se trouvent sur la même ligne sur le plan des droits. A partir de là, il y a plus de chance de voir un meneur capter un « rebond »

13 Durant la préhistoire du basketball, il arrivait que des équipes finissent le match à quatre, voire trois joueurs. Mais ces cas de figure étaient exceptionnels.

14 Il est symptomatique que, selon le règlement de la coupe de France de basketball, un handicap a longtemps été attribué aux équipes de division inférieure afin d'équilibrer les parties.

qu'un gardien marquer un but au football ou au handball¹⁵. Plus substantiellement, le basketball se prête particulièrement à un découpage fin en gestes dotés d'une signification véritable. Le coût d'une « balle perdue » en basketball est mesurable. Une séquence offensive sur 74 environ par match s'en trouve gâchée, c'est-à-dire 1,35 % des possessions de balle de l'équipe. Le maximum que cette perte puisse occasionner est 3 points, en d'autres termes moins de 4 % des points concédés sur un match¹⁶. L'effet est réel mais réduit. La différence avec le football n'apparaît pas tant avec le taux de gaspillage des séquences offensives qu'avec l'impact possible d'une balle perdue. Au football, si une balle perdue est convertie en but par l'équipe adverse, c'est 40 % environ du score du match qui est affecté¹⁷. Cette balle perdue devient la balle perdue. Il s'agit d'une forme d'aberration statistique. De ce point de vue, la continuité qui est associée au catalogue des actions de jeu du basketball est plus propice à l'évaluation statistique.

2. L'utilisation des statistiques

Pour le coach, la nature des services rendus par les statistiques dépend du moment où elles sont mobilisées : avant, pendant ou après le match. Dans la préparation des matchs, leur rôle est primordial. Elles permettent de mieux cerner les caractéristiques de l'adversaire (une équipe qui tire fréquemment à trois points, qui ne fait jouer que sept joueurs...) et, de cette façon, de cibler les menaces. Il y a des joueurs sur laquelle la défense peut être plus lâche afin d'aider les coéquipiers qui doivent défendre sur des joueurs estimés plus dangereux. Mais ces paris fondés sur les régularités statistiques ne garantissent pas que le joueur sur lequel la défense fait l'impasse ne « prendra pas feu » justement le soir du match. Le comportement de ce joueur ne sera peut-être pas « normal ». Il doit être précisé que ces caractéristiques qui ressortent d'un examen des statistiques ne proposent pas de « prêt à penser » univoque. Si une « gâchette » sévit dans les rangs adverses, vaut-il mieux le laisser marquer ses 20-25 points en l'isolant de ses coéquipiers ou est-il préférable de réduire son nombre de points par une défense acharnée quitte à libérer ses partenaires qui pourraient marquer en toute impunité ? Cela, les statistiques ne peuvent le dire.

Si la préparation d'une rencontre de basketball professionnel serait presque inconcevable à notre époque sans l'utilisation de statistiques, la confiance qui leur est accordée varie énormément d'un coach à l'autre. Certains comme les frères Monschau structurent minutieusement le jeu de leur équipe en fonction de paramètres statistiques, jusqu'aux plus petits détails. Quand il était joueur chez Christian Monschau, le coach Vincent Collet raconte qu'instruction était donnée aux joueurs de ne pas tirer à deux points dans une zone proche de la ligne des trois points. L'explication était mathématique : pour un pourcentage d'adresse équivalent, il était considéré comme plus judicieux de tenter sa chance derrière la ligne à trois points plutôt que juste devant, où un panier marqué ne vaut que deux points. Tout en revendiquant son appartenance à la famille des coaches qui fondent leur démarche sur les statistiques, Vincent Collet estime que son exploitation des données chiffrées est moins poussée. Cette différence évoque en un sens l'opposition entre la « rationalité substantive », absolue, et la « rationalité procédurale », adaptative, qui accorde plus de marges

15 Une différenciation des catégories statistiques est toutefois possible : pour le gardien de but de handball, les « arrêts » et les « buts encaissés » constituent les principales catégories. Elle entérine cette différenciation des tâches.

16 Sur la saison 2011-2012, la moyenne des points marqués en saison régulière par chaque équipe de Pro A était de 77,5.

17 En 2011-2012, environ 2.5 buts ont été marqués par match.

de manœuvre aux acteurs (Simon, 1976). D'autres coachs, sans les exclure, renâclent davantage encore devant l'utilisation systématique des statistiques. Pour eux, le sens du jeu, la stratégie collective et le flair ne sont pas quantifiables. Gérard Bosc, qui a coaché avant l'ère des statistiques, confirme que les « coachs à l'ancienne » n'ont pas disparu. Pour eux, les statistiques ressemblent plus à un vernis. Elles donnent forme à leurs intuitions.

De surcroît, comme cela a déjà été mentionné, la connaissance de l'adversaire ne peut pas se limiter à cette dimension purement chiffrée. Le magnétoscope met au jour de multiples caractéristiques qui n'apparaissent pas dans les tableaux statistiques. L'examen des petites manies du meneur d'en face, de ses points faibles dans la montée de balle, est un passage obligé vers la victoire. L'identification des systèmes de jeu de l'équipe adverse n'est pas moins impérieuse. Le basketball se joue dans une logique de combat. Pour l'emporter, il est tout aussi fondamental d'être capable de faire déjouer l'opposant que d'être performant soi-même. L'entraîneur est supposé bien connaître ses joueurs. De ce fait, durant la phase préparatoire des matchs, il consacre nécessairement une attention renforcée aux caractéristiques de l'adversaire, y compris les statistiques de ses joueurs évidemment. Les réglages qu'il effectue dans son équipe avant la confrontation s'appuient sur son diagnostic à propos de l'équipe adverse. Ils sont guidés par un double objectif : faire en sorte que les statistiques des joueurs de l'autre équipe, en particulier leur pourcentage d'adresse et leur balles perdues, soient mauvaises et que celles de son équipe ne soient pas perturbées par la stratégie que le camp adverse est censé mettre en place.

Par opposition avec l'avant match, qui s'apparente à une période froide, de calcul et d'analyse, la rencontre elle-même est un « moment chaud ». Place est laissée à l'action, aux émotions, au jeu à proprement parler. Pendant cette phase, les informations chiffrées sont assez peu utilisées, à l'exception des fautes personnelles qui exigent une gestion avisée et sont indiquées par la table de marque. Pour le reste, les entraîneurs récupèrent à la fin de chaque quart temps la feuille des données de la période écoulée mais n'y recourent qu'avec parcimonie. Le match n'est pas pour autant un moment débridé où les basketteurs laissent libre cours à leur inspiration. Le joueur qui ne respecte pas le plan de jeu mis au point par le coach, parfois sur la foi d'éléments statistiques, se fera sévèrement réprimander. Mais les statistiques n'occupent plus le même rang. Cette parenthèse dans leur utilisation s'explique simplement : d'après les coachs et les basketteurs consultés, la majorité des joueurs est beaucoup moins réceptive à elles pendant ce « moment chaud ». Ils sont happés par la partie.

La fonction des statistiques apparaît donc en filigrane. Elle n'est pas de trancher entre des plans de jeu ou même d'inventer une nouvelle stratégie. C'est la compétence de l'entraîneur, son savoir, son expérience, qui lui permettent de prendre des décisions en temps réel impliquant l'ensemble de l'équipe. Dans ces circonstances, les statistiques ne servent qu'à confirmer la véracité de certaines anomalies qu'il a détectées pendant le déroulement du match. S'inscrivant dans un processus d'objectivation, les chiffres viennent valider *a posteriori* son sentiment. Ils sont supposés rendre sa position incontestable. L'entraîneur est ainsi susceptible de reprocher à ses joueurs de se faire « manger » au rebond par l'adversaire ou aux arbitres l'écart dans le nombre de fautes sifflées entre les deux équipes. Dans ce dernier cas, l'intention est

clairement d'exercer une pression psychologique sur les hommes en gris¹⁸. Pendant la partie, l'écart entre les coachs amoureux des statistiques et ceux qui leur sont réfractaires se réduit naturellement.

Le tennisman Brad Gilbert (2007) tenait une comptabilité méticuleuse des habitudes des autres joueurs du circuit au service. Dans le même ordre d'idée, au football, afin de savoir de quel côté plonger, le gardien de but peut également être tenté par l'examen statistique des pratiques des tireurs de penalty de l'équipe adverse. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de face à face asymétriques qui démarrent en position d'arrêt. L'objectif est de compenser un handicap de départ par une anticipation du coup de l'adversaire. Il est difficile de trouver au basketball des situations qui se rapprochent de ces configurations de jeu extrêmement simples. Dans le feu de l'action, répétons le, les statistiques ne servent pas à grand-chose. La multiplicité des paramètres à prendre en compte pourrait faire obstacle au sens du jeu des basketteurs, à leur intuition. Même pendant les temps morts, en dehors de chiffres choc, déjà évoqués et forcément rares, l'adhésion des troupes au message de l'entraîneur s'obtient en employant d'autres arguments. Un entraîneur strict ou rigoureux ne se définit donc pas par sa propension à justifier sa position avec des chiffres mais par son inflexibilité quant au respect des consignes de jeu qu'il a imposées à l'équipe.

Les statistiques retrouvent un rôle plus significatif dans l'immédiat après match en facilitant une transition du « moment chaud » vers le froid. Elles fournissent des éléments synthétiques, admis consensuellement, qui permettent de commenter le résultat du match et d'évaluer la prestation de tous les joueurs pris individuellement. Leur action se produit à deux niveaux. Tout d'abord, elles corrigent les biais de jugement : ainsi, les tirs de fin de match, selon qu'ils sont réussis ou ratés, risquent de donner une image faussée de l'adresse d'un joueur pendant toute la partie. Même un coach aguerri peut être victime de ce type d'erreur. Ensuite, les statistiques renvoient à des normes, à des standards. Par exemple, un pourcentage de réussite supérieur à 50 % sur les tirs à trois points est considéré comme excellent. Quand, en conférence de presse, le coach incrimine les balles perdues ou le manque d'adresse pour expliquer la défaite des siens, il est forcément compris par ses interlocuteurs. Dans chaque catégorie, les écarts aux normes sont visibles aux yeux de tous. Les statistiques offrent des points de repères stables et reconnus.

En conséquence, les statistiques livrent les clés d'une interprétation rationalisante à des événements dont l'issue est aléatoire et tient parfois à peu de choses¹⁹. Selon que le tir de la dernière seconde est entré ou pas dans le panier adverse, le coach présentera une analyse *ad hoc* qui s'appuiera sur des éléments différents de la feuille de statistiques. Si le panier a été marqué, il valorisera l'héroïsme de son équipe : les adversaires ont été tenus à moins de 70 points et leur faible pourcentage de réussite au tir, tout comme leurs nombreuses balles perdues, ont été provoqués par la qualité de la défense de ses joueurs. Dans le cas contraire, il dira que son équipe a connu un « jour sans », attesté par l'indigence offensive de ses joueurs à laquelle s'ajoute le nombre anormalement élevé de balles qu'ils ont perdues. Dans un univers où un centimètre, une seconde, peuvent s'avérer fatals, risquant de déboucher sur le renvoi du coach, les statistiques sont rassurantes. Elles

¹⁸ Le comportement des commentateurs constitue une exception à cette faible mobilisation des statistiques pendant les matchs. Sans abuser pour ne pas faire fuir les téléspectateurs non avertis, ils n'hésitent pas à s'y référer afin de conférer une touche plus technique aux parties qu'ils animent.

¹⁹ Pour reprendre la terminologie de Roger Caillois (1958), le résultat d'un match de basketball ne relève pas toujours exclusivement de l'*agôn* mais aussi parfois de l'*alea*.

proposent une lecture compréhensible en même temps qu'un guide de conduite pour les semaines à venir- le travail va être orienté pour que les faiblesses pointées du doigt ne se reproduisent plus lors du prochain match.

Les statistiques comptent encore plus dans une perspective de long terme. Les joueurs s'inscrivent dans une logique de carrière. Ce sont des sportifs professionnels. Dans leur métier, des statistiques valent plus (autant ?) qu'une cassette de leurs plus belles actions. Ces informations doivent être contextualisées - marquer 20 points par match est plus méritoire dans le championnat espagnol que dans celui de Chypre - mais dissocier sa contribution individuelle de la performance du groupe peut permettre à un joueur talentueux d'être recruté dans un club huppé alors que son équipe a échoué. Cette forme de CV, le joueur se doit de la valoriser. Son agent le lui répète à l'envi. Son embauche sera facilitée s'il présente une ligne statistique convaincante. Pour les représentants des clubs, il s'agit effectivement d'un élément déterminant dans le recrutement. La notion d'objectivité intervient une nouvelle fois. Un résumé synthétique des compétences mesurées sur une longue période est préférable à une embauche reposant sur une réputation injustifiée ou sur une performance qui a marqué les mémoires mais ne correspond pas au niveau de jeu habituel d'un joueur.

Dans les situations d'asymétries d'information, une meilleure transparence²⁰ rééquilibre certes le rapport entre le principal - ici le club - et l'agent - ici le joueur - en faveur du premier (Jensen et Meckling, 1976). Toutefois, cette incitation à se montrer performant s'apparente à une arme à double tranchant. Comme on l'a dit, le joueur se doit d'envoyer un « signal » au marché du travail sur ses compétences, sur ses capacités personnelles (Spence, 1973). Le critère d'évaluation précieux et reconnu que sont les statistiques cultive donc les penchants individualistes. Cela, les dirigeants en sont conscients. Afin d'attirer un joueur, un club aux moyens financiers limités n'hésitera pas à lui faire miroiter une amélioration de son profil, convertible en termes statistiques, qui se traduira par un contrat juteux lorsqu'il partira pour d'autres cieux. Cette évolution est supposée servir le collectif. Toutefois, elle témoigne de l'omniprésence de ce tropisme chez les joueurs.

En somme, toutes les « parties prenantes » au monde du basketball (coachs, joueurs, agents, journalistes, supporters et même parieurs) trouvent un intérêt notoire dans le développement des statistiques. L'utilisation qui en est faite peut varier selon la situation (avant, pendant, après la partie) ou encore selon l'identité de l'utilisateur mais, en mesurant l'apport personnel de chacun des joueurs présents sur le terrain, elles permettent globalement une analyse plus rigoureuse des compétitions de basketball. Ce rôle positif que les statistiques remplissent n'empêche pas d'admettre l'existence des limites ou des biais qu'elles induisent.

3. Les limites des statistiques

Les problèmes posés par les statistiques relèvent d'ordres divers. Le premier d'entre eux renvoie à la sophistication de l'outil. Les données sont souvent lues en termes absolus, alors qu'elles devraient être analysées en termes relatifs : deux joueurs qui se partagent le temps de jeu sur un poste et marquent

²⁰ L'existence de revendeurs agréés, c'est-à-dire d'institutions garantes de la bonne qualité de l'information, évite les dysfonctionnements de marchés décrits par George Akerlof (1970). La différence est que la vente d'une voiture d'occasion est un acte purement individuel. Dans le cas du marché du travail du basketball, les statistiques, synonymes de gain en transparence concernant les performances individuelles, ont des effets sur la dimension collective.

chacun 15 points en 20 minutes apportent chacun plus qu'un joueur qui aura joué tout le match et marqué 25 points. L'exemple est simpliste mais le biais de la lecture brute provoque parfois des erreurs d'appréciation embarrassantes. Ainsi, la presse spécialisée désigne comme meilleure défense l'équipe qui encaisse le moins de points. En toute rigueur, il faudrait plutôt couronner celle dont le ratio attaques bloquées sur attaques adverses, qui ne figure pas dans les statistiques officielles, est supérieur²¹. L'interdépendance entre les différentes catégories statistiques n'est donc pas toujours bien saisie. Lorsqu'on les visualise, elles correspondent à des colonnes. L'erreur classique consiste à procéder à une analyse de ces catégories les unes après les autres. Or, elles sont souvent liées entre elles. Une équipe dont le « pourcentage d'adresse au tir » est élevé n'aura pas l'occasion de prendre de nombreux « rebond offensifs ». Elle sera forcément faible dans cette catégorie.

La mise en relation de données statistiques les unes avec les autres, ou par rapport à des normes, est féconde. Toutefois, la dynamique du basketball ne se prête pas toujours à cette logique de statique comparative. Dans un célèbre article, Gilovich, Tversky et Vallone (1985) ont testé la théorie de la « main chaude » (*hot hand*) en s'appuyant sur des statistiques de la NBA. Un joueur qui marque un panier à distance a-t-il tendance à prendre confiance au point de réussir le tir suivant, voire des séries impressionnantes ? La réponse qu'ils donnent à cette question est négative. Les spectateurs sont parfois victimes d'une illusion créée justement par les séries réussies mais les chiffres montrent qu'après un panier marqué la probabilité de réussir le tir suivant n'est pas supérieure à celle de le rater. Pourtant, les trois chercheurs apportent eux-mêmes une nuance à leur conclusion. En match, les équipes procèdent à des ajustements. Si l'on craint qu'un adversaire ne « s'enflamme » après un tir réussi, il est possible d'ordonner de resserrer la défense sur lui. Lors de son tir suivant, il ne sera pas forcément dans les mêmes conditions. C'est alors à lui d'ajuster son comportement en passant la balle à un partenaire moins surveillé au lieu de tenter sa chance.

Pour en terminer avec la complexité qu'il y a à maîtriser les statistiques, quelques constats s'imposent. Tout d'abord, la simple vue d'une feuille de statistiques, un bon connaisseur doit être capable de se faire une idée de la physionomie d'un match. Dans le cadre de formations dispensées à des coachs, Jean-Luc Monschau a déjà soumis des feuilles de matchs caractéristiques à ses apprenants. Rares sont ceux qui ont réussi à décortiquer correctement ces feuilles, observe-t-il. Cela ne signifie pas que ces coachs sont mauvais, s'empresse-t-il d'ajouter, mais seulement que la manière dont ils utilisent les statistiques n'est pas optimale. Il existe des méthodes de coaching plus intuitives, qui ne s'appuient pas sur les données statistiques de façon systématique. Quelle que soit leur sensibilité à l'outil - maximale pour les Monschau, forte pour Vincent plus faible pour Gérard Bosc -, tous les coachs consultés s'entendent pour reconnaître qu'aucune méthode ne prévaut sur une autre. D'ailleurs et c'est un autre constat, les entraîneurs « quantitativistes » n'obtiennent pas de meilleurs résultats que ceux qui ne sont pas férus de chiffres. Ils ne remportent pas plus de titres. Ceux qui se sentent à l'aise avec les statistiques peuvent les utiliser comme un outil de travail qui leur rend des services conséquents mais il ne s'agit pas d'une arme garantissant la victoire.

²¹ Certaines équipes jouent relativement vite (80 possessions de balles par match) et d'autres plus lentement (67 possessions). Le nombre d'occasions de marquer laissé à l'adversaire n'est pas le même dans les deux cas.

Les autres imperfections des statistiques trouvent leur origine dans leur instrumentalisation. Le moyen d'évaluation est susceptible de se transformer en fin par certains joueurs. A cet égard, le contexte de professionnalisation du basketball doit être rappelé. Il va de pair avec une plus grande mobilité des joueurs. Ce constat n'est pas spécifique au basketball français. En vingt ans, la durée des contrats s'est considérablement raccourcie. En outre, la carrière du basketteur dépasse à peine une dizaine d'années²². La trajectoire des joueurs ne s'explique pas seulement par des considérations sportives. Les critères financiers pèsent lourdement dans leurs choix de destinations, et parfois même à court terme. Il arrive qu'un joueur qui vient de remporter un titre avec une équipe refuse de prolonger l'aventure dans ce club en *Euroleague*, compétition bénéficiant pourtant d'une superbe exposition médiatique, parce qu'un meilleur contrat lui a été proposé ailleurs²³. Il n'est pas question de généraliser. Tous les joueurs ne prennent pas le même type de décision²⁴. Mais il serait naïf d'ignorer ce phénomène. Le rapport aux statistiques peut s'en trouver faussé. La rencontre entre le monde de l'argent, l'individualisme croissant de nos sociétés et le culte de la performance (Ehrenberg, 1991) provoque même des comportements déviants au niveau dans le sens où, sans l'existence des statistiques, ils n'auraient pas été adoptés.

Il n'est pas facile de collecter de données précises sur le sujet. Les problèmes d'une équipe ont pour vocation de se régler à l'intérieur du vestiaire entre joueurs ou avec le coach. Ce qui en ressort est ordinairement convenu afin de préserver le groupe. Le milieu du basketball n'encourage pas davantage les confidences croustillantes sur les « membres de la famille » lorsque l'on a changé d'équipe ou que l'on a terminé sa carrière. Dans cette configuration, traiter de déviances comportementales en citant des noms de joueurs est plutôt mal perçu. Cette pratique n'est pas loin d'être assimilée à une entreprise de dénonciation individuelle²⁵. Un coach préférera plus prosaïquement éviter de recruter des joueurs ingérables à ce niveau que de s'épancher publiquement sur leur capacité de nuisance au collectif. En dépit de ces réticences, le détournement de la fonction des statistiques à des fins personnelles n'est pas une légende. L'opposition entre la logique individuelle et la logique collective n'est d'ailleurs pas absolue à ce propos. Sous réserve que la victoire est assurée, il peut même arriver que le groupe décide de se mettre au service d'un joueur spécifique dans l'intention de l'aider à accomplir une belle performance statistique : « double double », « triple double », voire « quadruple double »²⁶.

Les basketteurs qui ne respectent pas les codes de la profession constituent une source privilégiée d'information. Dans le championnat de NBA, il y a une quinzaine d'années, la rivalité entre deux joueurs à

²² Sur la dérégulation du marché français, voir Primault (2007).

²³ Un exemple parmi d'autres, Willie Deane a remporté le titre de champion de France en 2010-2011 avec Nancy qui souhaitait le conserver dans son effectif l'année suivante. Deane a pourtant préféré jouer l'année suivante au BC Odessa. Ce changement d'équipe ne peut s'expliquer pour des raisons sportives.

²⁴ Le choix de l'Elan Chalon de la part de Shelden Williams, joueur de NBA qui souhaitait participer à l'Euroleague l'atteste (Sport24.com, 29 août 2012).

²⁵ Pour nous, les noms importent peu. Le but de cet article n'est pas de désigner du doigt des joueurs en activité. Les seuls noms de « joueurs de stats » mentionnés dans cet article seront ceux de basketteurs déjà mentionnés dans la presse spécialisée.

²⁶ Cela se produit quand un joueur parvient à afficher un nombre à deux chiffres dans deux, trois ou quatre catégories parmi « points », « rebonds », « passes décisives » ou « contres ».

L'anecdote est savoureuse mais, selon Pascal Legendre qui a enquêté sur le sujet, le seul « quadruple double » enregistré dans la LNB, qui date de 1990, serait un « faux » : à chaque « contre », une « interception » avait été automatiquement ajoutée à Derrick Lewis.

forte personnalité avait entraîné l'un d'entre eux, Charles Barkley, à accuser l'autre, Dennis Rodman, de délaissé presque tous les aspects du jeu pour se focaliser uniquement sur l'un d'entre eux. C'est ainsi qu'il expliquait la supériorité de Rodman dans les statistiques de rebonds. Une polémique s'était ensuivie : Dennis Rodman ratait-il des tirs exprès pour capter un rebond supplémentaire ? En venant au secours de Rodman, son ancien coach, Chuck Daly, admit malgré tout que Rodman « trichait » dans son positionnement en défense dans l'intention de maximiser ses chances d'attraper des rebonds (Halberstam, 2000, p. 342)²⁷. Ce genre de litige, plutôt rare, est accepté par le milieu tant qu'il est perçu comme ajoutant du piquant au spectacle. Le basketball français n'a recensé à ce jour aucun antagonisme de ce type. En France, les grandes rivalités concernent toujours des équipes, la plus célèbre ayant opposé Pau-Orthez à Limoges. Qu'il s'agisse du manque d'exposition médiatique ou du départ des meilleurs joueurs dans d'autres championnats, les explications à cet état de fait ne manquent pas.

La proximité avec les vestiaires permet aux journalistes de recueillir davantage d'informations sur les déviances comportementales causées par les joueurs obsédés par leurs statistiques personnelles. Les petites phrases lâchées par inadvertance ou les confidences qui ne sont pas forcément destinées à être publiées témoignent d'un agacement envers ces attitudes qui viennent parasiter l'effort collectif. L'expression « joueur de stats », répandue et péjorative, démontre que la profession est consciente de ces altérations. André Woolridge, ancien meneur du Mans, possédait cette fâcheuse réputation. Sa gestion du jeu était supposée optimiser son nombre de « passes décisives » (Maville.com, 2004). Ces échos de vestiaires n'arrivent sur la place publique que de manière exceptionnelle, comme lors du conflit entre Jean-Denys Choulet, entraîneur de Roanne au style direct, et Uche Nsonwu-Amadi, un de ses joueurs, suspecté d'être égoïste et de privilégier ses statistiques de rebond au détriment de l'investissement défensif (Basketactu.com, 2011 ; Ouest-France 2011). En dehors des cas de figure qui font l'unanimité, l'identification des « joueurs de stats » n'est pas exempte d'arbitraire. La distinction entre le professionnel qui, très légitimement, ne néglige pas ses performances individuelles en travaillant pour l'équipe et celui qui est prêt à tout sacrifier sur l'autel de ses statistiques personnelles, et qui est condamnable, n'est pas aisée à effectuer. Une forme de subjectivité intervient²⁸. Il n'est pas impossible qu'un basketteur soit accusé d'être un « joueur de stats »²⁹, afin de se défausser de ses propres responsabilités ou simplement par colère. C'est pourquoi, plus on s'éloigne du vestiaire, plus la dénonciation des « joueurs de stats » évoque les caractéristiques de la rumeur (Kapferer, 1987). Il se suffit de se rendre sur les forums de basketball pour le constater (Forum non officiel de la SIG Strasbourg, 2006).

27 Sur Rodman et les rebonds, voir Skeptical Sport Analysis (2010).

28 Fin 2012, un journal faisait basculer un joueur de la catégorie des « joueurs de stats » à celle des joueurs d'équipe, non pas parce qu'il avait modifié sa manière de se conduire sur le terrain, mais sous prétexte que, désormais, il jouait dans une équipe qui était souvent victorieuse (BasketSession, 2012). On aurait tout autant pu expliquer le passage de la défaite à la victoire par l'association du joueur avec des coéquipiers meilleurs basketteurs. Les statistiques de ce joueur demeuraient d'ailleurs aussi solides qu'auparavant.

29 Même désignés comme tels, les « joueurs de stats » continuent de trouver des clubs. Les coaches qui les recrutent s'estiment capables de les inciter à mettre leur talent individuel au service du collectif, à leur faire prendre conscience que leur destin et celui de leur équipe sont indissolublement liés.

Pour ce qui concerne les deux joueurs cités plus haut, il est amusant de noter que leur parcours les a fait revenir dans des clubs où ils avaient joué préalablement - Woolridge au Mans et Nsonwu-Amadi à Villeurbanne - avec des coaches différents il est vrai. Le souvenir de leurs qualités individuelles n'avait pas été oublié...

Le détournement des statistiques est mesurable plus objectivement, à un moment spécifique de la partie qui est appelé le *garbage time*. Tous les matchs n'en connaissent pas mais quand l'écart au score est conséquent et que le temps qui reste à jouer est réduit, aucun suspens ne subsiste sur l'issue de la partie. Cet intervalle de temps où l'on expédie les affaires courantes, où l'intérêt du collectif n'est plus prioritaire, représente une excellente opportunité pour les joueurs de soigner leurs statistiques personnelles sans mauvaise conscience. Deux points marqués quand l'issue du match est incertaine, voire les deux points qui offriront la victoire à l'équipe, ne valent pas plus statistiquement que deux points marqués pendant le *garbage time*. De ce fait, dès que l'enjeu a disparu et que la tension se relâche, il est plus facile de « faire des stats ». L'occasion est belle. La plupart de nos interlocuteurs ont insisté sur l'influence des basketteurs américains dans le développement de ce genre de pratiques en France. Ils ont servi de modèle à leurs coéquipiers français, laissant transparaître des valeurs plus résolument individualistes. Etre concentré jusqu'à la fin du match, pour en tirer un bénéfice personnel plus tard, fait partie de la culture qu'ils ont inculquée par leur comportement.

Avant l'émergence des statistiques, lorsque le match perdait toute signification, les meilleurs joueurs partaient se reposer sur le banc, laissant la place aux remplaçants, en particulier les jeunes espoirs. Depuis lors, cette pratique est devenue moins automatique. Il n'est pas rare que des joueurs cadres demeurent sur le terrain pendant le *garbage time*, que ce soit à leur demande ou à celle de leur coach qui s'est engagé à les « bonifier ». Indépendamment du fait que, de nos jours, les équipes sont construites avec davantage de professionnels confirmés, repoussant tout au bout du banc les jeunes espoirs, l'espace d'expression concédé à ses derniers s'est aussi rétréci en raison de cette volonté d'exploiter le *garbage time* à des fins d'« habillage » personnel de ses propres statistiques. Il doit être précisé qu'un joueur qui procède la sorte n'appartient pas nécessairement à la catégorie des « joueur de stats ». Ce peut être également un irréprochable joueur d'équipe qui considère que ce moment sans pression l'autorise à penser davantage à lui. A notre connaissance, il n'existe aucune investigation sur les joueurs de *garbage time* dans le championnat français³⁰.

Ce type de raisonnement peut être dupliqué à l'échelle de la saison dans son ensemble. Tant que les perspectives de performance collective subsistent, tant qu'existe l'espoir de remporter un titre, les basketteurs jouent sans rechigner le jeu de l'investissement dans le groupe. La réussite de leur saison passe par celle de l'équipe. C'est pour cette raison que les comportements déviants s'observent rarement dans les très grands clubs. En revanche, à partir du moment où l'équipe en tant que telle a échoué, quand le collectif se délite, les basketteurs se transforment parfois alors en « joueurs de stats ». Les coachs s'efforcent de veiller au respect de la discipline collective mais ceux que nous avons rencontrés reconnaissent que la mobilisation de certains joueurs est plus ardue à obtenir lors de certaines secondes parties de saison³¹, quand les enjeux sportifs ont disparu pour le club. Pour peu que l'agent de ces joueurs soit venu les stimuler, les

³⁰Pour la NBA, *82games* a établi un classement des meilleurs joueurs de *garbage time* (2003). La mesure n'est pas simple puisque la définition du *garbage time* n'est pas évidente. Pour permettre une analyse systématique, la définition retenue par ce site Internet prend exclusivement en compte l'écart et le temps qui reste à jouer : 10 points d'écart à 1 minute de la fin, 11 points à 2 minutes de la fin, 12 points à 3 minutes de la fin, etc...

³¹ La diffusion d'un match à la télévision a également été mentionnée dans les entretiens comme source possible de conduite excessivement individualiste.

tendances centrifuges s'accroissent et la fin de saison peut ressembler à une sorte de *garbage time* géant où l'essentiel, pour ces joueurs, devient briller pour embellir leurs statistiques personnelles. Dans ces conditions, la performance finit par être uniquement individuelle.

Nous avons sollicité un entretien auprès de joueurs, Cyril Julian et Christophe Lion, qui étaient en activité durant les années 1990 et 2000 et dont l'« esprit d'équipe » était unanimement loué par la profession. Chacun de son côté a observé pendant sa carrière une inexorable montée en puissance des statistiques. Selon eux, la pression des agents et des coaches, ou encore le modèle des joueurs américains, ont compté pour beaucoup dans ce mouvement d'ensemble. Certains basketteurs ont manifesté une franche hostilité, voire une quasi allergie à l'utilisation des chiffres dans leur sport. Pat Durham, qui a joué à Pau-Orthez, Nancy et Le Havre, fait partie de ces exceptions qui n'envisageait pas le basketball autrement que par la stratégie collective et l'intuition. Mais globalement et de plus en plus précocement³², l'attention aux statistiques s'est développée chez les basketteurs professionnels. Cyril Julian et Christophe Lion nous ont confirmé l'existence de ces « joueurs de stats ». Des cas édifiants nous ont été rapportés par le premier : des joueurs qui, à la mi-temps, regardent leurs statistiques personnelles alors que le coach communique ses directives ; des joueurs qui demandent à rester sur le terrain parce qu'il leur manque encore deux rebonds ; et même des joueurs qui se déclarent indisponibles pour un match s'ils estiment qu'il pourrait être préjudiciable à leurs statistiques personnelles. Chez des joueurs très soucieux du collectif comme Cyril Julian et Christophe Lion, la position envers les statistiques est mitigée.

Conclusion

Au début des années 1970, les seules statistiques disponibles dans le basketball français étaient celles des points marqués. Durant la saison 1972-1973, un joueur de Nilvange, Bob Thate affola les compteurs, inscrivant une moyenne de 38.9 points par match. Gérard Bosc raconte que la direction du club de Caen dont il était coach fut enthousiasmée et décida de passer outre les réserves qu'il avait formulées en incorporant la « gâchette » américaine dans son effectif. Le recrutement se conclut par un flop. Il est probable que, si les statistiques avaient alors existé, Bosc aurait possédé des arguments convaincants pour s'opposer à l'arrivée de Thate, qui était un formidable tireur mais dont l'apport, pour l'équipe, se cantonnait presque exclusivement aux points marqués. En ce sens, les statistiques permettent de disposer d'une vision globale et précise des comportements des joueurs sur le terrain. Elles offrent ainsi une évaluation fiable des contributions individuelles. En ont été victimes tous les joueurs à forte personnalité mais à la sélection de tirs douteuse : il est apparu avec netteté que leur adresse était surévaluée.

Le développement des statistiques fait partie des éléments qui symbolisent le mieux la modernisation du basketball. En différenciant les apports individuels, en introduisant de l'objectivité et des normes, elles ont accompagné l'entrée de ce sport collectif dans le monde du professionnalisme. Toutes les « parties prenantes » (coachs, joueurs, agents, journalistes, supporters et parieurs) y recourent. Pour autant, elles ne peuvent être considérées comme une panacée. D'une certaine manière, elles sont susceptibles de reproduire l'effet « miroir aux alouettes » des points marqués par Bob Thate, avec un nombre supérieur de catégories.

³² Preuve supplémentaire de cette évolution, même les matchs d'Espoirs, futurs professionnels pour beaucoup, sont évalués statistiquement aujourd'hui. Ils ne l'étaient pas au tout début des années 1990.

Le risque de surcoter un joueur « mono-compétent » a disparu mais il a été remplacé par un autre, celui de surestimer les compétences individuelles d'un joueur au regard de sa contribution à l'équipe. Les statistiques ne tiennent aucun compte de la dimension collective et cela les joueurs le savent. Les basketteurs capables de défendre correctement et de poser de bons écrans sont donc sous-évalués par l'outil. Toute équipe a besoin de ce type de joueurs doté de ce que l'on peut qualifier de « qualités collectives ».

En raison de cet « angle mort » qu'elles créent, les statistiques ne sont pas neutres. Toutes les personnes interrogées ont reconnu qu'elles avaient modifié significativement l'attitude des basketteurs et leur rapport au collectif sur une période de plus de vingt ans. La mission du coach, responsables de cimenter l'équipe en obtenant l'adhésion de chaque individualité au projet collectif, est devenue plus délicate. Pour atteindre son objectif, il doit non seulement penser sportivement mais également intégrer le fait que chacun de ses joueurs raisonne en termes de parcours personnel. Le coach ne peut négliger le fait que la courbe de carrière professionnelle d'un sportif de haut niveau dépend de ses performances mesurables sur le terrain (Paturel et Paturel, 2007). Comme toutes les activités sportives, le métier de basketteur est particulier. Le plaisir du jeu demeure en toile de fond. Un coach peut motiver un joueur en lui expliquant qu'il a la chance de pratiquer un métier qui fait rêver les foules. Cependant, les tensions entre l'individuel et le collectif s'y manifestent comme partout ailleurs. Les interrogations soulevées dans l'économie traditionnelle sur la manière de gérer ces tensions (Saint-Onge et Haines, 2007 ; Palpacuer, Vercher, Tessier et Bourdon, 2010) valent aussi pour le basketball. Les deux dangers extrêmes sont, d'un côté, une stimulation de la performance individuelle qui dissout l'esprit de groupe et, de l'autre, une solidarité sans faille qui fait prospérer les « passagers clandestins » (Olson, 1965). Ce sont les statistiques qui sont le révélateur de ces tensions et les exacerbent par contrecoup.

Bibliographie

- Akerlof George (1970), « The Market for 'Lemons' : *Quality Uncertainty and the Market Mechanism* », *Quarterly Journal of Economics*, vol. 84, n° 3, p. 488-500.
- Artiaga Loïc (2007), « Quand le ballon crève l'écran. Le basket-ball au cinéma, entre France et Etats-Unis (1947-1992) » in Archambault Fabien, Artiaga Loïc et Bosc Gérard (ed.), *Double jeu. Histoire du basket-ball entre France et Amériques*, Vuibert, Paris, p. 83-98.
- Bosc Gérard (2007), « Les rendez-vous américains du basket français » in Archambault Fabien, Artiaga Loïc et Bosc Gérard (ed.), *Double jeu. Histoire du basket-ball entre France et Amériques*, Vuibert, Paris, p. 145-154.
- Buton Fabrice, Fontayne Paul et Heuzé Jean-Philippe (2006), « La cohésion des groupes sportifs : évolutions conceptuelles, mesures et relations avec la performance », *Movement & Sport Sciences*, (3) 59, p. 9-45.
- Caillois Roger (1958), *Les jeux et les hommes*, Gallimard, Paris.
- Chavinier Sabine (2008), « Histoire du basket-ball français catholique (1911-1921). Jeu des patronages ou sport américain ? », *Sciences sociales et sport*, 1, p. 27-48
- Claverie Eric (2009), « Du Ripopo au jeu libre : soixante ans de basket-ball à la française : une histoire du jeu et de ses techniques (1920-1980) », *Thèse de Doctorat*, Université de Bordeaux II.
- Commons John R. (1919) 2009, *Industrial Goodwill*, General Books.
- Desrosières Alain, *Gouverner par les nombres : l'argument statistique II*, Mines Paris Tech Paris.
- Dubar Claude (1991), *La socialisation, construction des identités sociales et professionnelles*, Armand Colin, Paris.
- Jany-Catrice Florence (2012), *La performance totale : nouvel esprit du capitalisme ?*, Presses universitaires du Septentrion, Lille.
- Elias Norbert et Dunning Eric (1986) 1994, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Fayard, Paris.
- Ehrenberg Alain (1991), *Le culte de la performance*, Calmann-Levy, Paris.
- Gilbert Brad (2007), *Winning Ugly*, Simon and Schuster, Londres.
- Gilovich Thomas, Tversky Amos et Vallone Robert (1985), « The Hot Hand in Basketball : On the Misperception of Random Sequences », *Cognitive Psychology*, 17, p. 295-314.
- Jensen Michael C. et Meckling William H. (1976), « Theory of the Firm : Managerial Behavior, Agency Costs and Ownership Structure », *Journal Financial Economics*, volume 3, n°4, p. 305-360.
- Halberstam David (2000), *Playing for Keeps : Michael Jordan and the World He Made*, Random House, New York.
- Kapferer Jean-Noël (1987), *Rumeurs : le plus vieux média du monde*, Seuil, Paris.
- Lefrère Noël (2001), *Les fondamentaux du basket*, Amphora, Paris.
- Olson Mancur (1965), *The Logic of Collective Action. Public Goods and the Theory of Groups*, Harvard University Press, Harvard.
- Palpacuer Florence, Vercher Catherine, Tessier Nathalie et Bourdon Isabelle (2010), « Sous l'épée de Damoclès : l'évaluation des cadres, entre performance individuelle et esprit d'équipe », *Management et*

Avenir, n°35, 5, p. 15-32.

Paturel Marie-Hélène et Paturel Robert (2009), « Le sportif : un acteur à ne pas oublier » in Fontanel Jacques, Bensahel Liliane et Chaix Pierre (ed.), *Regards sur l'économie et le management du sport et des sportifs professionnels*, L'Harmattan, Paris.

Primault Didier (2007), « La formation du basketteur professionnel français : du rêve américain à la conquête de l'Ouest » in Archambault Fabien, Artiaga Loïc et Bosc Gérard (ed.), *Double jeu. Histoire du basket-ball entre France et Amériques*, Vuibert, Paris, p. 117-141.

Saint-Onge Sylvie et Haines Victor (2007), *Gestion des performances au travail. Bilan des connaissances*, De Boeck, Bruxelles.

Simon Herbert A. (1976), « From Substantive to Procedural Rationality » in Latsis Spiro , *Method and Appraisal in Economics*, Cambridge University Press, Cambridge, p. 129-148.

Spence Michael A. (1973), « Job Market Signaling », *Quarterly Journal of Economics*, volume 87, n°3, p. 355-374

Sites de basketball ou médias :

Basketactu.com (2011) : www.basketactu.com/la-chorale-toujours-indecise/

Basketball Reference.Com (2013) : www.basketball-reference.com

BasketSession (2012) : www.basketsession.com/actu/david-lee-nest-plus-seulement-une-machine-a-stats-106851/

Forum non officiel de la SIG Strasbourg (2006) : www.infrarouge.forumpro.fr/t16p75-qui-pour-le-recrutement-a-venir?highlight=Jeff

Ligue Nationale de Basket (2013) : www.lnb.fr

Maville.com (2004) : www.lemans.maville.com/actu/forum.php?idDoc=557494

Ouest-France (2011) : www.ouest-france.fr/sport/une_basket_detail_-Les-stats-incontournables-ne-disent-pas-tout_39630-2018029_actu.Htm:

Skeptical Sport Analysis (2010) : www.skepticalsports.com/?p=267

Sport24.com (2012) : www.sport24.com/basket/pro-a/actualites/shelden-williams-des-nets-a-chalon-581273

82games (2003) : www.82games.com